



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

148-149 | 2017

LittÉRATURES & Sciences sociales en quête du réel

Deux écritures du réel ?

La démarche d'Emmanuel Carrère au prisme de l'ethnologie

Two Writings of the Real? Emmanuel Carrère's Approach from an Ethnological Perspective

Jeanne Teboul



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6589>

DOI : 10.4000/jda.6589

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 63-82

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Jeanne Teboul, « Deux écritures du réel ? », *Journal des anthropologues* [En ligne], 148-149 | 2017, mis en ligne le 10 mai 2019, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/6589> ; DOI : 10.4000/jda.6589

DEUX ÉCRITURES DU RÉEL ? La démarche d'Emmanuel Carrère au prisme de l'ethnologie

Jeanne TEBOUL*

Dans *Le Royaume* (2014), son avant-dernier livre paru consacré aux origines du christianisme, l'écrivain français Emmanuel Carrère¹ s'interroge sur la place qu'il occupe vis-à-vis de son objet : agit-il en « romancier » ? En « historien » ? Bien que « la casquette » n'ait que peu d'importance selon lui, il opte pour le terme d'« enquêteur » (Carrère, 2014 : 145-146). Ce questionnement sur son statut traduit la complexité de toute tentative de catégorisation des formes d'écriture, largement poreuses les unes vis-à-vis des autres (James & Reig, 2014). Il nous semble intéressant à plus d'un titre. Le choix auquel il aboutit fait écho à un « engouement contemporain pour une forme de récit, l'enquête »

* LISST-CAS (Centre d'anthropologie sociale) – Université de Toulouse - Jean Jaurès – Maison de la recherche – 5 allées Antonio Machado – 31058 Toulouse cedex 9

Courriel : teboul.jeanne@gmail.com

¹ Emmanuel Carrère est un écrivain, scénariste et réalisateur français. Né en 1957, il est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et débute sa carrière comme critique de cinéma, avant de publier un premier roman au début des années 1980. À ce jour, il a publié 5 romans, 3 essais, 5 récits documentaires, 1 recueil d'articles et a réalisé 2 films (il a également scénarisé de nombreux téléfilms). Son œuvre a plusieurs fois été distinguée (Prix Femina, 1995 ; prix Renaudot, 2011).

(Karila-Cohen, 2015 : 155) et témoigne plus généralement d'un « renouveau de l'appétence pour le réel » (James & Reig, *op. cit.* : 17) dans la littérature actuelle. Cette « soif du réel » (Shields, 2010), qui s'exprime et s'observe dans une multitude de genres (reportage, autobiographie, témoignage, « nouveau journalisme »...), caractériserait l'époque au point d'en constituer un emblème. Dans leur foisonnement, les « narrations littéraires documentaires » et les écrits « non-fictionnels » participeraient, selon Lionel Ruffel (2012), à la « fabrique du contemporain ».

Depuis une vingtaine d'années, nombreux sont les chercheurs en sciences sociales à prendre la littérature pour objet, interrogeant notamment les rapports qu'elle entretient avec l'anthropologie (Debaene, 2010). L'ethnologie du littéraire regroupe aujourd'hui des questionnements divers et prend appui sur des démarches variées², qu'il s'agisse de prendre le texte en « pleine page », en tant que « création individuelle », « œuvre personnelle » (Fabre & Jamin, 2012 : 593), d'étudier la structuration du champ littéraire et les groupes sociaux auxquels il donne lieu (Becker, 1988) ou encore de se pencher sur « les significations sociales et symboliques des univers ou micro-univers littéraires » (Fournier & Privat, 2014 : 583). Ici comme là, c'est bien souvent le roman, forme littéraire majeure, qui retient l'attention des chercheurs qui soulignent ses analogies avec les sciences sociales – en particulier dans le cas du roman naturaliste (Giraud, 2013). Ethnologie et littérature s'élaborent « à partir du même terreau » (Augé, 2011 : 214) et pourtant les « types de connaissance auxquels elles aboutissent ne sont [...] ni de même nature ni de même portée, pas plus qu'ils ne sont [...] de même style »³ (Fabre & Jamin, *op. cit.* : 580). Devant un texte de non-fiction, le chercheur est pourtant en droit de s'interroger sur ce qui fonde véritablement ce partage, d'autant plus que les deux écritures

² Voir le numéro d'*Ethnologie française* intitulé « Ethnologie du littéraire » (2014/4, vol. 44).

³ Sur cette question, voir : Toffin (1989 : 34). L'auteur explique que si le partage entre récit ethnologique et récit romanesque paraît net, il soulève en réalité « d'innombrables difficultés ».

semblent connaître un mouvement d'attraction réciproque. La littérature non-fictionnelle emprunte de plus en plus aux démarches ethnographiques en se fondant notamment sur l'enquête, tandis que l'ethnologie contemporaine semble davantage préoccupée par sa forme, au point parfois de se trouver « tiraillée entre science et écriture » (Fournier & Privat, *op. cit.* : 581).

Dans ce contexte, le travail d'Emmanuel Carrère nous paraît particulièrement riche et stimulant pour questionner les interstices, les « espace[s] d'écriture mitoyen[s] » (Karila-Cohen, *op. cit.* : 156) entre littérature et ethnologie. Régulièrement rattaché au genre de la non-fiction dont il est l'un des représentants les plus (re)connus en France, l'auteur a signé plusieurs « récits documentaires »⁴ dans lesquels il s'estime tenu « sinon à la vérité, du moins à la véridicité »⁵. Si ces textes reposent sur des principes et une démarche proches de ceux de l'ethnologie, ils s'en démarquent également, notamment par leurs objectifs. En examinant trois de ces récits, *L'Adversaire* (2000), *Un roman russe* (2007) et *D'autres vies que la mienne* (2009) qui correspondent à trois facettes de la narration non-fictionnelle, nous proposons d'éclairer la démarche de Carrère à l'aune des sciences sociales. Que disent ces textes à/de l'ethnologie ?

Une littérature à l'envers du roman ?

En 2000, après cinq romans et trois essais parus, Emmanuel Carrère signe *L'Adversaire*, un récit relatant une affaire criminelle réelle, qui marque un tournant narratif et artistique majeur dans son parcours. Le livre, que Carrère qualifie de « rapport »⁶, retrace la

⁴ Extrait de l'émission « Hors champs » consacrée à Emmanuel Carrère (diffusée sur France Culture le 3 novembre 2014).

⁵ Extrait de l'entretien entre Emmanuel Carrère et Nelly Kaprielian. La transcription de cet échange est disponible en ligne : <http://books.openedition.org/bibpompidou/1696?lang=fr#text> (consulté le 16/08/2016).

⁶ Extrait d'une interview d'Emmanuel Carrère parue dans la revue mensuelle *Lire* en février 2000.

trajectoire de Jean-Claude Romand, ce faux-médecin ayant tué sa femme, ses enfants et ses parents en 1993 après une vie de mensonges⁷. À partir du dossier d'instruction de Romand, de notes prises lors de son procès et d'une correspondance avec lui, l'écrivain se penche sur l'existence de cet homme. Il délaisse alors l'invention pour s'appliquer à décrire le réel, un mouvement qui caractérise toutes ses narrations depuis lors, au point de le conduire à déclarer : « Je ne sais plus écrire que ce qui s'est passé. »⁸. L'abandon de l'imagination romanesque se fait au profit d'un contrat de lecture spécifique, notamment fondé sur les principes de la littérature non-fictionnelle qui vise à « retranscrire directement un objet du monde ou une expérience du monde » (Montalbetti, 2001 : 13). Quelles sont les caractéristiques de ce contrat et comment saisir sa consistance propre par-delà la diversité des productions textuelles ?

Création imaginaire, « œuvre de mauvaise foi », le roman « donne pour vrai » ce qui ne l'est pas et le lecteur souscrit volontairement à cette illusion en « fei[gnant] de prendre pour vrai ce qu'il ne cesse jamais de savoir fictif » (Raimond, 2006 : 6). C'est avec cette « attestation de fictivité » qui constitue l'un des principes majeurs du roman que Carrère rompt en instaurant dans ses récits un « pacte de référentialité » (Lejeune, 1975). Dans ce pacte, que l'écrivain partage avec l'ethnologue, « sont inclus une définition du champ de réel visé et un énoncé des modalités et du degré de ressemblance auxquels le texte prétend » (Lejeune, *ibid.* : 36). Ce certificat de véridicité est explicitement formulé par Carrère, par exemple dans le court texte qu'il fait paraître en quatrième de couverture de *D'autres vies que la mienne* (2009) : « Il est question dans ce livre de vie et de mort, de maladie, d'extrême pauvreté, de justice et surtout d'amour. Tout y est vrai. ».

⁷ Jean-Claude Romand a été condamné à la réclusion criminelle à perpétuité en 1996. Le livre de Carrère a inspiré un film, également intitulé *L'Adversaire*, réalisé par Nicole Garcia en 2002.

⁸ Extrait d'une interview parue en février 2016 : <https://www.letemps.ch/culture/2016/02/21/emmanuel-carrere-ne-sais-plus-ecrire-s-passe> (consulté le 15/08/2016).

Ici, la « vérité » doit être comprise dans son opposition à l'invention ; elle désigne la fidélité au réel. Dans cette formule concise sont contenus plusieurs des principes essentiels de l'écriture de Carrère. Le rapport à la vérité est d'abord exclusif : Si « tout est vrai » dans *D'autres vies que la mienne*, cela signifie que rien n'est dû à l'imagination de l'auteur. Cette exigence de véridicité est en outre quasiment absolue, primant sur les autres procédés narratifs ; si Carrère se « réfère » à la vérité, il dit aussi s'y « soumettre »⁹. L'impératif de conformité au réel s'exerce avec force et dévoile une conception humble du rôle de l'écrivain, qui s'en fait le transcritteur dévoué. En publiant cette courte phrase en quatrième de couverture, l'écrivain se montre enfin soucieux d'avertir ses lecteurs pour ne pas susciter d'ambiguïté quant à la nature de son livre. À l'inverse du roman qui repose sur une illusion ou de l'autofiction, fondée sur un jeu permanent entre réel et virtuel¹⁰, l'attachement à la vérité est ici tel qu'il inclut une transparence totale quant au statut du récit. De façon systématique, l'auteur précise ainsi la nature de ce qu'il donne à lire et désigne consciencieusement les moments où il s'écarte des faits pour se livrer à des interprétations personnelles ou questionner

⁹ Dans un entretien accordé à Nelly Kapriélian le 11 janvier 2010, Emmanuel Carrère déclare (à propos de *D'autres vies que la mienne*) que son livre « se réfère et se soumet à la réalité ». L'entretien est visible en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=SHI2FOvE3gA> (consulté le 20/08/2016).

¹⁰ L'écrivaine française Delphine de Vigan se revendique de l'autofiction. Son dernier livre constitue un exemple particulièrement intéressant de cette tension entre réel et virtuel au cœur de ce genre littéraire. En choisissant un personnage ayant exactement les mêmes caractéristiques qu'elle, elle inscrit son récit dans le réel, tout en semant le trouble et en alimentant le flou. Le titre de son livre est d'ailleurs révélateur : *D'après une histoire vraie*. Interrogée sur le degré de véridicité de son récit, elle reste évasive en déclarant notamment que le personnage de son livre et elle se rejoignent « sur plusieurs choses mais pas sur toutes ». Lorsque la journaliste lui demande si l'amie de la narratrice existe dans la réalité, la réponse de l'auteure n'est guère plus précise : « Sous une forme ou sous une autre, oui. ». <https://www.letemps.ch/2015/10/30/delphine-vigan-ecriture-un-moment-vulnerabilite> (consulté le 20/08/2016).

des zones d'ombre. En dépit d'une documentation considérable, il subsiste par exemple des points aveugles dans le parcours de Jean-Claude Romand. Carrère se refuse à les combler en usant de stratagèmes romanesques ou fictionnels ; il s'emploie au contraire à les identifier et formule à leur sujet des hypothèses, des impressions ou convictions intimes. La question de savoir ce que faisait le faux-docteur lors de ses longues journées « sans témoin » (Carrère, 2000 : 99) donne ainsi lieu à une série d'interrogations, auxquelles l'écrivain ne peut apporter de réponse certaine : « Je me demandais ce qu'il ressentait dans sa voiture. De la jouissance ? Une jubilation ricanante à l'idée de tromper si magistralement son monde ? J'étais certain que non. De l'angoisse ? Est-ce qu'il imaginait comment tout cela se terminerait, de quelle façon éclaterait la vérité et ce qui se passerait ensuite ? Est-ce qu'il pleurerait, le front contre le volant ? Ou bien est-ce qu'il ne ressentait rien du tout ? [...]. » (Carrère, 2000 : 99).

Au sujet des sentiments que nourrissait Florence, la future femme de Romand, au début de leur relation, Carrère se montre également prudent : « Les méchantes langues disent qu'elle lui a cédé de guerre lasse. Qu'elle était touchée, attendrie peut-être, mais pas amoureuse. Qui le sait ? Que sait-on du mystère des couples ? Ce que nous savons, c'est que pendant dix-sept ans ils ont célébré le 1^{er} mai, qui n'était pas l'anniversaire de leur mariage mais celui du jour où Jean-Claude a osé dire "je t'aime" à Florence [...]. » (Carrère, *ibid.* : 66).

Ce souci de dissocier nettement « ce que nous savons », autrement dit les données factuelles, objectives, du reste – ce que l'on peut supposer, croire, interpréter – est constant dans les textes de Carrère. L'écrivain développe ainsi une « écriture du scrupule » dans laquelle il « ne cesse [de] dire ses doutes et ses hésitations, de pointer les limites de son savoir » (Demanze, 2014 : 8). Cette attention méticuleuse s'explique en partie par sa conception très tranchée de la « vérité ». Selon Carrère, il existerait une

« frontière parfaitement claire »¹¹, jamais poreuse ni contestable, entre fiction et non-fiction, chaque auteur ayant donc la possibilité de se situer « d'un côté ou de l'autre »¹² de cette démarcation. Parmi les critères permettant de la tracer, l'utilisation des noms propres apparaît centrale : « Ce qui détermine cette frontière, c'est notamment le fait de nommer les gens par leur nom [...]. Dans quelque chose qui se réfère et se soumet à la réalité, la question des noms propres est non seulement très importante mais elle est totalement opératoire pour constituer une frontière. Cette frontière n'a rien de flou, elle existe. »¹³.

Par cette remarque, Carrère réinscrit son écriture hors du pacte romanesque. Si l'attestation de fictivité fonde ce pacte, c'est également la « pratique patente de la non-identité » (Lejeune, *op. cit.*) qui le caractérise. Utilisée par Philippe Lejeune, cette expression désigne les narrations dans lesquelles « l'auteur et le personnage ne portent pas le même nom » (*ibid* : 36). Chez Carrère, l'auteur et le narrateur semblent se confondre et au-delà, les événements, les personnes et les lieux dont il est question sont toujours identifiés par leur véritable nom¹⁴, un mécanisme qui

¹¹ Cette idée est extraite de l'entretien accordé le 11 janvier 2010 à Nelly Kapriélian.

¹² « There are two ways to approach writing about a true story. Either you just let yourself be inspired and write a novel. In other words, you write exactly what you want [...]. Or [...] you really tell the story, and in that case, you're not allowed to invent. It's clear. You have to be on one side or the other. ». Propos d'Emmanuel Carrère dans l'entretien avec Susannah Hunnewell, paru dans le magazine littéraire anglophone *The Paris Review*. Toutes les citations sont des traductions personnelles : <http://www.theparisreview.org/interviews/6254/the-art-of-nonfiction-no-5-emmanuel-carrere> (consulté le 24/09/2016).

¹³ Ces phrases sont extraites de l'entretien accordé le 11 janvier 2010 à Nelly Kapriélian.

¹⁴ À l'exception de l'ami de Jean-Claude Romand, que Carrère baptise Luc Ladamiral. Dans une interview accordée à Claire Devarrieux (parue dans *Libération* du 6 janvier 2000), l'écrivain explique ce choix : « Cet ami qui a accepté de me voir m'a dit qu'il préférerait que je change son nom, et ça

produit une forme de superposition du réel et de la narration qui en est faite¹⁵.

Cette mise à distance de la fiction trouve à se réaffirmer dans la langue employée, comme dans le choix de certains sujets. Comme le souligne Laurent Demanze, la langue de Carrère cherche à se « dépouiller des codes du roman » pour saisir la consistance du réel « dans ce qu'il a de plus quotidien ou de plus monstrueux » : « Le temps vide de l'ennui, la vie mineure [...] ». » (Demanze, *op. cit.* : 9). Sa volonté d'évacuer les figures du romanesque est d'autant plus prégnante lorsqu'elle s'applique à des existences comme celles de Jean-Claude Romand. Face à cette vie fondée sur la dissimulation et donc largement « fictive », Carrère redouble d'attention pour les détails les plus ordinaires, les habitudes les plus prosaïques de l'assassin. Il s'efforce ainsi de saisir la « vérité » d'une vie de mensonges, de faire entrer du réel dans cette existence vécue « comme un roman »¹⁶.

Pour autant, l'abandon du roman ne signe pas automatiquement l'adoption d'une démarche ou d'une écriture « ethnologique ». S'il s'empare du réel, comme l'ethnologue, Carrère en fait-il le même usage ? Avant de penser les modalités de mise en récit du réel, c'est la démarche d'enquête qui interroge.

m'a arrangé. [...]. D'avoir changé son nom, j'étais plus libre d'écrire cet espèce de vertige. »

¹⁵ L'idée d'une extrême proximité entre la réalité et son récit est sous-jacente dans une déclaration d'Hélène Devynck, la compagne de l'écrivain, présente en tant que personnage dans de nombreux récits de Carrère. Elle dit avoir « très peur que les mots d'Emmanuel envahissent [s]es souvenirs et les déforment ». Ici, tout se passe comme si cette superposition du réel et de sa narration pouvait aller jusqu'au recouvrement ; comme si les personnages, les situations et les sentiments narrés pouvaient se substituer aux personnes, aux situations et aux sentiments vécus. <https://www.actualitte.com/article/monde-edition/emmanuel-carrere-confronte-a-ses-personnages/55249> (consulté le 22/08/2016).

¹⁶ De la même façon, la vie d'Edouard Limonov, écrivain russe et dissident politique auquel Emmanuel Carrère a consacré un livre, est qualifiée de véritable « roman d'aventures » par l'auteur.

À l'origine : l'enquête

C'est en janvier 1993 qu'Emmanuel Carrère découvre *via* la lecture d'un article de presse les premiers éléments de ce qui deviendra « l'affaire Romand ». Fasciné et horrifié par cette histoire, il se décide « immédiatement » à « faire quelque chose là-dessus »¹⁷. Dès lors, se pose la question de la manière de procéder : « Une fois décidé, ce qui s'est fait très vite, d'écrire sur l'affaire Romand, j'ai pensé filer sur place. M'installer dans un hôtel de Ferney-Voltaire, jouer le reporter fouineur et qui s'incrute. » (Carrère, 2000 : 34).

Pour l'ethnographe comme pour l'écrivain, enquêter ne va pas de soi et nécessite une réflexion, une élaboration. La méthode se doit notamment d'être adaptée au questionnement. Peu intéressé par le déroulement précis de l'affaire, Carrère se montre surtout intrigué par la personnalité de l'assassin et décide de le contacter pour connaître son point de vue sur ce projet d'écriture. À Romand, l'écrivain adresse alors « la lettre la plus difficile [qu'il a eu] à faire de [sa] vie » (Carrère, *ibid.* : 35), une remarque qui dévoile une préoccupation bien connue des chercheurs négociant leur entrée sur le terrain ; ici comme là, la « présentation de soi » constitue une étape cruciale, déterminant pour partie la suite de l'enquête¹⁸. Dans les premiers échanges avec Romand, l'auteur se montre très attentif à l'image qu'il donne de lui-même : « J'ai cessé de taper mes lettres sur l'ordinateur pour qu'à cet égard au moins nous soyons à égalité. L'obsession que j'avais de l'inégalité de nos conditions, la peur de le blesser en étalant ma chance d'homme libre, de mari et de père de famille heureux, d'écrivain estimé, la culpabilité de n'être pas, moi,

¹⁷ "Immediately I said to myself, I want to do something on this". Extrait de l'entretien entre E. Carrère et Susannah Hunnewell, paru dans le magazine littéraire anglophone *The Paris Review*.

¹⁸ Des questionnements similaires concernant la présentation de soi émaillent aussi ses autres récits. Avant d'interroger Patrice, un jeune père de famille venant de perdre sa femme, l'écrivain se montre inquiet : « Dans le train qui me conduisait à Vienne, je m'étais anxieusement demandé comment j'allais lui parler, quels argument pourraient le disposer en ma faveur [...]. » (Carrère, 2009 : 208).

coupable, tout cela a donné à mes premières lettres ce ton presque obséquieux dont il a fidèlement renvoyé l'écho. » (Carrère, *ibid.* : 41).

Implicitement, Carrère se soumet ici à l'une des règles majeures de la méthode ethnographique qui consiste à adopter les pratiques et façons de faire « indigènes ». Usant avec Romand d'une technique de « dénégation de la distance sociale », l'écrivain cherche à établir une relation d'enquête égalitaire pour « gagner la confiance » de son interlocuteur (Mauger, 1991 : 127).

En parallèle de cette correspondance, Carrère rencontre les proches de Romand et se rend dans les « lieux où il avait vécu » (Carrère, 2000 : 44). C'est par ce travail « d'imprégnation » (Olivier de Sardan, 1995), de « familiarisation », que l'écrivain espère saisir, parvenir à « comprendre » le parcours de Romand. Caractéristique de l'observation participante, cette démarche d'immersion est centrale dans son livre suivant, *Un roman russe*. Récit hybride mêlant autobiographie et carnet de voyage, le texte se structure autour des allers et retours que l'écrivain effectue dans une petite ville de Russie au début des années 2000. Envoyé à Kotelnitch pour réaliser un reportage télévisé sur le dernier prisonnier de la Seconde Guerre mondiale, l'auteur se retrouve rapidement « pris » (Favret-Saada, 1977) par son terrain : « Il faudrait, comme je l'explique à mes compagnons, revenir à Kotelnitch et y passer non pas quatre jours mais un mois ou deux. Sans sujet cette fois-ci, sans autre but que de capter de telles rencontres, de les prolonger, de débrouiller des écheveaux de relations auxquels nous ne comprenons rien. » (Carrère, 2007 : 57).

Ces quelques lignes montrent la place centrale de l'étonnement dans tout processus d'enquête (Monjaret, 2005). Dans l'observation ethnographique, « l'attention à la surprise » est nécessaire « car c'est précisément face à une situation indéterminée que l'enquête surgit » (Genard & Roca i Escoda, 2013) et que naissent des interrogations comme celles de l'auteur : « Au fond, qui sont ces gens ? Qui fait quoi dans cette ville ? Qui a du pouvoir et sur quoi ? » (Carrère, 2007 : 57). La formulation de ces questionnements pourrait

constituer le point de départ d'une étude ethnologique. Pourtant, Carrère ne les constitue pas en objets de recherche et ne se donne pas pour mission de les traiter méthodiquement. A Kotelnitch, son objectif est autre : il s'agit de décrire « ce qui arrive s'il arrive quelque chose, ce qui n'est pas garanti » (Carrère, *ibid.* : 114), une formule trouble et poétique qui rappelle la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* (1975) où Perec propose, à partir de l'observation d'une place, de détailler « ce qui se passe quand il ne se passe rien ». En se laissant ainsi guider par des rencontres fortuites, l'écrivain adopte une démarche libre et « flottante » (Pétonnet, 1982) que reflète bien son carnet de bord. Dans celui-ci, il consigne ses observations, ses échanges, mais aussi ses rêves et pensées intimes. Matière première pour élaborer son livre, ces notes sont aussi directement exploitées dans le récit, à l'instar de cet extrait qui décrit un square situé en face de la gare de Kotelnitch : « 12 heures. En plus de nous, il y a trois personnes dans le square, réparties sur deux bancs. Un couple âgé, un homme encore jeune. Ils n'ont pas de bagages et n'ont pas l'air d'être venus attendre un train, simplement s'asseoir un moment. C'est bientôt l'heure du déjeuner, mais ils ne sortent pas de sandwiches. [...] La femme s'évente avec un journal. Des moineaux pépient. Plusieurs trains passent, dont l'express qui va à Saint-Petersbourg. » (Carrère, 2007 : 241).

Ce double usage du journal de bord, à la fois outil et matériau pour l'écriture, caractérise également *D'autres vies que la mienne*. Retraçant le parcours d'Étienne Rigal, un juge spécialisé en droit du surendettement, le livre s'appuie sur de nombreux échanges entre l'homme et son portraitiste. L'écrivain expose sa façon de recueillir les témoignages : « Cela se passait ainsi : je prenais le train à 8 heures à la gare de Lyon, j'étais à 10 heures à Perrache et un quart d'heure plus tard je sonnais à la porte d'Étienne. Il faisait du café, nous nous attablions dans la cuisine, face à face, j'ouvrais mon carnet et il commençait à parler. » (Carrère, 2009 : 121).

Au-delà du procédé, c'est ici aussi le contenu de ces notes qui permet de dégager une communauté d'expériences entre le vécu de l'écrivain et celui de nombreux chercheurs sur le terrain. Durant son

enquête russe, Carrère se trouve régulièrement confronté au découragement, au doute ou à l'ennui. Sa maîtrise imparfaite de la langue russe freine son travail, tout comme l'incompréhension teintée de méfiance que lui opposent ses interlocuteurs, autant de difficultés avec lesquelles les ethnologues ont dû apprendre à composer (Boumaza & Campana, 2007 ; Fassin & Bensa, 2008) : « L'hommage aux citoyens d'honneur de la ville commence à midi, dans la salle du club de football où se réunissent les notables. Mais à peine commençons-nous à filmer les toasts qu'on nous prie de décamper sans même nous offrir un verre. La méfiance à notre égard est manifeste, et à mon sens légitime. [...]. La question revient tout le temps : pourquoi chez nous ? assortie d'une variante : quelles sont vos impressions de Kotelnitch ? » (Carrère, 2007 : 205).

Sur le plan des pratiques employées comme sur celui des expériences intimes et relationnelles qui en résultent, les enquêtes conduites par l'écrivain rencontrent celles que mènent les ethnologues. L'approche empirique caractérise ces deux démarches, tout comme leur caractère composite. La multiplicité des sources et outils exploités par Carrère (archives, films, entretiens, notes « de terrain »...) semble ainsi répondre à l'« éclectisme des données » ethnographiques (Olivier de Sardan, 1995). En dépit de ces analogies, des divergences subsistent, qui concernent la visée attribuée aux enquêtes et par là même, la manière de les conduire. Aux yeux d'un chercheur soucieux de la « rigueur du qualitatif » (*idem*, 2008), la démarche souple et sensible de Carrère pourrait sembler « impressionniste ». C'est qu'elle nous semble répondre à d'autres objectifs, que nous nous proposons d'examiner à présent.

Le « je » de l'écriture

Une fois rassemblés les matériaux empiriques, vient le temps de l'écriture. À la fin des années 1990, Carrère dispose d'une documentation considérable sur l'affaire Romand. L'auteur peine pourtant à entamer son récit. Il s'y essaie à de nombreuses reprises, adoptant successivement plusieurs points de vue narratifs, prenant

l'histoire « par tous les bouts »¹⁹, jusqu'à parvenir à trouver sa voix : « À l'automne 1998, j'ai enfin compris une chose d'une simplicité totale : je devais écrire à la première personne. Or, je n'ai jamais écrit à la première personne. "Je" m'est assez difficile. À partir du moment où le "je" est venu, dès la première phrase, le reste a suivi. »²⁰.

Ici, le « je » n'est pas un autre. Le pronom personnel ne renvoie pas à un narrateur homodiégétique²¹ fabriqué par l'auteur : il désigne l'auteur lui-même. Dans *L'Adversaire* comme dans les autres récits, la voix narrative est indissociable de celui qui lui donne vie : l'auteur *est* le narrateur et le narrateur *est* l'auteur. Ce passage à la première personne du singulier, intimement lié chez Carrère au choix d'un sujet réel, caractérise également la production ethnologique contemporaine. Dans l'écriture des sciences sociales et particulièrement de l'ethnologie, Jean-Pierre Olivier de Sardan observe ainsi une « invasion » du « je » (2000 : 417). Cette substitution de la première personne au « nous » générique et abstrait marque un tournant épistémologique fort : « Elle illustre une sensibilité nouvelle à la position d'énonciation de l'observateur et inaugure une voie qui essaie d'allier les conditions de collecte de l'information à la description, la démarche à l'analyse. » (Toffin, *op. cit.* : 44).

Conscients des biais inhérents à toute enquête ethnographique, les chercheurs actuels sont nombreux à revendiquer l'importance d'un retour critique sur les conditions de production du savoir, incluant nécessairement l'analyse de la position de l'enquêteur. Au pacte référentiel, l'ethnologie contemporaine ajoute donc un « *pacte autoréférentiel* » (Jamin, *op. cit.* : 21), centré sur l'expérience-même de l'enquêteur et censé garantir la validité scientifique des résultats. Le « savoir de l'homme sur l'homme [étant] inséparable du cheminement de l'être individuel qui le découvre. » (Jamin, *idem* : 21),

¹⁹ Extrait d'une interview d'E. Carrère parue dans la revue *Lire* en février 2000.

²⁰ Ces phrases sont également extraites de l'interview parue dans *Lire*.

²¹ Le terme « homodiégétique » désigne un personnage qui raconte une histoire dans laquelle il figure lui-même.

l'ethnologie se pose la question de son auteur : « D'où parle-t-il ? D'où écrit-il ? » (Jamin, *idem* : 20). C'est cette exigence réflexive d'auto-analyse que semble prendre en charge Carrère lorsqu'il écrit : « Né dans une famille bourgeoise du XVI^e arrondissement, je suis devenu un bobo du X^e. Fils d'un cadre supérieur et d'une historienne de renom, j'écris des livres, des scénarios, et ma femme est journaliste. Mes parents ont une maison de vacances à l'île de Ré, j'aimerais en acheter une dans le Gard. Je ne pense pas que ce soit mal, ni que cela préjuge de la richesse d'une expérience humaine, mais enfin du point de vue tant géographique que socioculturel on ne peut pas dire que la vie m'a entraîné très loin de mes bases, et ce constat vaut pour la plupart de mes amis. » (Carrère, 2011 : 34).

Dans ses récits, l'auteur précise et détaille toujours la place qu'il occupe vis-à-vis des événements relatés et des personnes rencontrées, au point de rendre son expérience personnelle véritablement centrale. À quoi renvoie l'utilisation du « je » chez l'écrivain ?

La présence de l'auteur-narrateur dans ses livres répond d'abord à une exigence déontologique. En choisissant d'écrire sur des personnes qu'il fréquente et des situations qui l'impliquent, Carrère considère ne plus pouvoir s'effacer de la réalité dépeinte, par souci d'honnêteté morale. Fréquemment, il fait référence au livre de Truman Capote²², *De sang froid* (1966), qui rapporte également un fait réel : le quadruple meurtre d'une famille de fermiers dans le Kansas par deux jeunes truands en 1959. Découvrant ce fait divers, Capote décide de s'installer à Holcomb afin d'y conduire une enquête. Sur place, il recueille de nombreux témoignages et s'intéresse en particulier à la psychologie des criminels, qu'il visite régulièrement en prison et avec lesquels il tisse peu à peu une relation d'amitié. Qualifié de « chef d'œuvre » par Carrère, *De sang froid* fait aussi figure de contre-modèle pour l'auteur, en particulier concernant le point de vue narratif. Très impliqué dans la vie des deux criminels, Capote n'analyse jamais, pas plus qu'il ne mentionne, l'incidence de cette relation sur la trajectoire de ses

²² Écrivain américain, né en 1924 et mort en 1984.

protagonistes : « *De sang froid*, qui est un chef-d'œuvre, repose sur un mensonge par omission qui me semble moralement atroce. Toute la dernière partie du livre concerne les deux années passées par les criminels en prison et durant ces années, la seule personne présente dans leur vie était Capote. Malgré cela, il s'est complètement effacé du livre. [...]. [Cette situation représente] un inconfort moral pratiquement sans égal dans la littérature. »²³.

La préoccupation éthique est ici saillante et l'écrivain reconnaît son « extrême scrupule »²⁴ moral, à l'égard de ses lecteurs comme des personnes impliquées dans ses récits. Dans ses propos, les interrogations sur la légitimité de l'auteur s'emparant de la vie des autres sont constantes ; au sujet de l'affaire Romand, il déclare : « Quel droit ai-je d'écrire ça ? »²⁵. L'emploi du « je » répond en partie à ce problème. En adoptant ce point de vue narratif, Carrère rompt à la fois avec la position du narrateur omniscient – comme le préconise Bourdieu, il rompt avec « l'illusion du point de vue absolu » (2001 : 185) – et avec l'illusion de se « mettre à la place de l'autre »²⁶. C'est en se situant, en parlant pour lui-même et en assumant la « responsabilité » de sa parole – éventuellement inexacte, imparfaite, limitée – qu'il parvient à créer les conditions moralement acceptables de l'écriture du réel.

Mais plus fondamentalement encore, l'emploi du « je » témoigne d'une conception singulière du réel et de la « vérité » chez Carrère. Si l'ethnologie « reconnaît la position de l'observateur dans

²³ « The book, which is a masterpiece, rests on a lie by omission that seems to me morally hideous. The whole last part of the book is about the years the two criminals spent in prison, and during those years, the one main person in their lives was Capote. Nevertheless, he erased himself from the book. [...]. It's a level of moral discomfort almost without equal in literature. ». Extrait de l'entretien paru dans *The Paris Review*.

²⁴ Dans l'échange avec Susannah Hunnewell, Carrère évoque à son sujet son « overscrupulousness ».

²⁵ « What right do I have to write this? ». Extrait de l'entretien paru dans *The Paris Review*.

²⁶ Dans une interview accordée à *Ouest France* le 2 mai 2016, il déclare : « Il faut rester à sa place, ne pas se mettre à la place de l'autre. ».

le processus de connaissance », elle « cherche à l'objectiver pour l'affranchir des obstacles que représente toute perception première des choses » (Toffin, *op. cit.*: 45). Chez Carrère, il ne s'agit pas de prétendre à une quelconque « objectivité » : l'auteur affirme ne pas croire à cette « vérité objective », s'employant à rechercher uniquement « sa propre vérité »²⁷, à décrire son rapport intime au réel, comme l'illustre remarquablement l'incipit de *L'Adversaire* : « Le matin du samedi 9 janvier 1993, pendant que Jean-Claude Romand tuait sa femme et ses enfants, j'assistais avec les miens à une réunion pédagogique à l'école de Gabriel, notre fils aîné. Il avait cinq ans, l'âge d'Antoine Romand. Nous sommes allés ensuite déjeuner chez mes parents et Romand chez les siens, qu'il a tués après le repas. » (2000 : 9).

Au-delà même des éléments autobiographiques qu'il livre, ses narrations de la vie des autres sont ainsi sans cesse médiées par sa propre subjectivité²⁸. L'écrivain fait résonner son histoire intime dans celle de ses personnages, croise leurs destins et le sien, mêle ses expériences et les leurs. Chez Carrère, la subjectivité du point de vue est pleinement revendiquée, assumée, non pas comme une étape nécessaire dans un processus d'objectivation scientifique mais comme horizon exclusif du réel. Dès lors, son travail nous semble dépasser ou s'écarter de l'impératif classique des sciences sociales ; il ne s'agit plus de *resituer* sa subjectivité, de la circonscrire pour tenter de la mettre à distance, mais bien de la *restituer* entièrement, en la mettant au cœur du récit.

Dans ses écarts comme dans ses rapprochements, la non-fiction d'Emmanuel Carrère nous semble offrir un écho intéressant à l'ethnologie. Son contrat de lecture scrupuleux,

²⁷ Propos d'Emmanuel Carrère recueillis par Nathalie Crom et publiés le 23 août 2014 dans *Télérama*.

²⁸ Cette médiation permanente se retrouve notamment dans l'emploi du style indirect. Carrère cite très peu ses personnages. Il explique : « Je rapporte presque toujours l'entretien au style indirect, il y a très peu de guillemets : je mets tout à ma sauce, mais je suis honnête. C'est clair. Je ne fais pas de citations. » (Martens & Meurée, 2014 : 67).

soucieux d'honnêteté et de transparence, tout comme sa démarche, fondée sur l'enquête, constituent des points de correspondance majeurs avec la pratique des sciences sociales. Dans l'un et l'autre cas, les matériaux naissent d'une confrontation directe et prolongée avec le monde social qui n'est pas sans effet sur l'auteur, notamment en termes de responsabilité dans le processus d'écriture. En choisissant de questionner ces « effets », ces résonances intimes et singulières, Carrère semble animé par une ambition spécifique : rendre le réel sensible. Sous le prisme de sa subjectivité, ce dernier apparaît alors dans sa complexité : pluriel, changeant, hétérogène.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUGÉ M., 2011. *La vie en double. Ethnologie, voyage, écriture.* Paris, Payot/Rivages.
- BECKER, HOWARD S., 1988. *Les mondes de l'art.* Paris, Flammarion.
- BOUMAZA M., CAMPANA A., 2007 « Enquêter en milieu "difficile" », *Revue française de science politique*, 57(1) : 5-25.
- BOURDIEU P., 2001. *Science de la science et réflexivité.* Paris, Éditions Raisons d'agir.
- CAPOTE T., 1966. *De sang froid.* Paris, Gallimard.
- CARRÈRE E., 2000. *L'Adversaire.* Paris, P.O.L.
- CARRÈRE E., 2007. *Un roman russe.* Paris, P.O.L.
- CARRÈRE E., 2009. *D'autres vies que la mienne.* Paris, P.O.L.
- CARRÈRE E., 2011. *Limonov.* Paris, P.O.L.
- CARRÈRE E., 2014. *Le Royaume.* Paris, P.O.L.
- DEBAENE V., 2010. *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature.* Paris, Gallimard.
- DEMANZE L., 2014. « Les vies romanesques d'Emmanuel Carrère », *Roman 20-50*, 57(1) : 5-14.
- ETHNOLOGIE FRANÇAISE, 2014. « Ethnologie(s) du littéraire », 44(4). Paris, PUF.

- FABRE D., JAMIN J., 2012. « Pleine page. Quelques considérations sur les rapports entre anthropologie et littérature », *L'Homme*, 203-204 : 579-612.
- FASSIN D., BENSA A. (dir.), 2008. *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*. Paris, La Découverte.
- FAVRET-SAADA J., 1977. *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*. Paris, Gallimard/NRF.
- FOURNIER L.-S., PRIVAT., 2014. « Introduction. Le lieu et la formule. Ethnologie des écrivains et des univers littéraires », *Ethnologie française*, 44(4) : 581-585.
- GENARD J.-L., ROCA I ESCODA M., 2013. « Le rôle de la surprise dans l'activité de recherche et son statut épistémologique », *SociologieS* [en ligne] : <https://sociologies.revues.org/4532>.
- GIRAUD F., 2013. « Quand Zola mène l'enquête : le terrain comme caution scientifique », *Ethnologie française*, 43(1) : 147-153.
- JAMES A., REIG Ch. (dir.), 2014. *Frontières de la non-fiction. Littérature, arts, cinéma*. Rennes, PUR.
- JAMIN J., 1985. « Le texte ethnographique. Argument », *Études rurales*, 97(1) : 13-24.
- KARILA-COHEN P., 2015. « Le "je", l'enquête et l'historien », *Genèses*, 100-1013 : 155-161.
- LEJEUNE Ph., 1975. *Le pacte autobiographique*. Paris, Seuil.
- MAUGER G., 1991. « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, 6(1) : 125-143.
- MARTENS D., MEURÉE Ch., 2014. *Secrets d'écrivains. Enquête sur les entretiens littéraires*. Paris, Les impressions nouvelles.
- MONJARET A., 2005. « Au-delà de la surprise, l'ethnologue aux prises avec son terrain », *Cahiers jungiens de psychanalyse*, 115(3) : 83-89.
- MONTALBETTI Ch., 2001. *La Fiction*. Paris, Flammarion.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1995. « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, 1 : 71-109. [En ligne] : <https://enquete.revues.org/263>

- OLIVIER DE SARDAN, J.-P., 2000. « Le "je" méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, 41(3) : 417-445.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P., 2008. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-La-Neuve, Academia-Bruylant.
- PEREC G., 1975. « Tentative d'épuisement d'un lieu parisien », *Cause commune*, 1 : 59-108.
- PÉTONNET C., 1982. « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, 22(4) : 37-47.
- RAIMOND M., 2006 [2^e édition]. *Le roman*. Paris, Armand Colin.
- RUFFEL L., 2012. « Un réalisme contemporain : les narrations documentaires », *Littérature*, 166(2) : 13-25.
- SHIELDS D., 2010. *Reality Hunger. A Manifesto*. New York, Knopf.
- TOFFIN G., 1989. « Écriture romanesque et écriture de l'ethnologie », *L'Homme*, 29(111) : 34-49.

Résumé

La littérature actuelle semble traversée par une véritable « soif du réel » qui s'exprime et s'observe dans une multitude de genres, du reportage à l'autobiographie, en passant par le témoignage ou le « nouveau journalisme ». Régulièrement rattaché au genre de la non-fiction dont il est l'un des représentants les plus reconnus en France, l'écrivain Emmanuel Carrère publie depuis une quinzaine d'années des « récits documentaires » fondés sur des « enquêtes » dans lesquels il s'estime strictement tenu à la « vérité ». A partir d'une étude de trois de ses livres, nous proposons d'examiner les rapports qu'entretient son travail à l'ethnologie, du point de vue des principes, de la démarche tout comme de l'écriture.

Mots-clefs : Littérature non-fictionnelle, méthode ethnographique, épistémologie des sciences sociales, écriture du réel, enquête.

Summary

Two Writings of the Real? Emmanuel Carrère's Approach from an Ethnological Perspective

Contemporary literature seems to have a great “thirst for reality,” as expressed and observed across genres, from documentary to autobiography, including testimony or “new journalism”. Emmanuel Carrère, most identified as a non-fiction writer, is recognized as one of the most famous representatives of the genre in France. In the course of fifteen years, he has published several “documentary stories” based on investigations in which he considers himself strictly held to “truthfulness”. This study of three of his books examines the connections between his work and social anthropology, in terms of principles, method and the writing process.

Key-words: Non-fiction literature, ethnographic method, epistemology of social sciences, reality writing, investigation.

* * *